

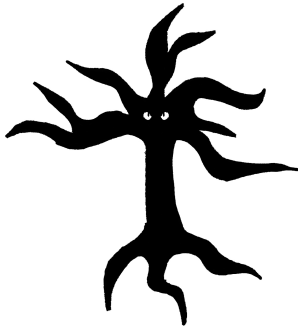
MÉTAPHYSIQUE LIMOUSINE

ENQUÊTE SUR L'ABSENCE D'ORIGINE

PIERRE MAGNE

MÉTAPHYSIQUE LIMOUSINE

ENQUÊTE SUR L'ABSENCE D'ORIGINE



ABRÛPT

© Abrüpt, 2025.

Cet ouvrage est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons
Attribution — Pas d'Utilisation Commerciale — Partage dans les Mêmes Conditions
4.0 International (CC BY-NC-SA 4.0).

Nous avons néanmoins une lecture libre de cette licence.

abrupt.cc/partage

Sommaire

SITUATION	11
MÉTAPHYSIQUE LIMOUSINE	15
<i>D'une cuirasse métaphysique</i>	15
<i>D'ici, depuis quand ? (Provenance)</i>	20
<i>D'ici, mais où ? (Paysage)</i>	26
<i>Du pays, en vivre ? (Croissance)</i>	38
<i>Trois fois manque l'origine</i>	48
FUGUES	57

Car l'extravagance des adversaires du fascisme se trouve avant tout dans cette méconnaissance totale de la joie fasciste.

— Robert Brasillach,
Les sept couleurs (1939)

Fascisme rural ou fascisme des villes et des quartiers, fascisme des jeunes et fascisme des anciens combattants, fascisme de gauche et fascisme de droite, fascisme du couple, de la famille, de l'école et du bureau : tout fascisme est défini par un micro-trou noir qui se suffit à lui-même et communique avec les autres, avant de résonner dans un grand trou noir généralisé.

— Gilles Deleuze et Félix Guattari,
Mille plateaux (1980)

Situation

ON VERSE dans les analogies avec le monde végétal quand on veut dire son lien particulier à la terre. On se met à parler de souches et de racines. Il n'y a pourtant pas d'homme-plante et aussi forte que soit l'envie de venir de la terre, il faut trouver une manière de se la raconter.

Les humains ne surgissent pas spontanément du sol. Autochtone : « né de la terre même », voilà un mot irrévocablement métaphorique. L'origine terrienne ne se constitue que par les récits, les commémorations, les limites qui ont fonction d'y renvoyer. Cela veut dire que la condition des humains est toujours au fond exilique.

Ces dernières décennies, l'autochtonie est devenue l'objet de revendications montant de tous côtés. Il y a celle des peuples mineurs de longtemps colonisés qui invoquent leur autochtonie pour récupérer un lambeau de terre ancestrale. Il y a désormais aussi celle des peuples dominateurs qui se disent menacés par l'immigration et parlent des « allochtones » comme on parle d'espèces invasives. Toutes les métaphores ne se valent pas, il est des métaphores empoisonneuses.

Il semble assez clair que l'autochtonie affirmée en position dominante a peu à voir avec l'autochtonie des peuples premiers qui essuyèrent les colonisations, à ceci près que

c'est la destruction de cette dernière qui a permis sa récupération et son renversement au point que des Français bien installés peuvent aujourd'hui en appeler à l'État et à sa police des frontières pour repousser les « allochtones¹ ».

On aura agi avec science et minutie pour détruire presque partout sur la terre toute possibilité de vivre une autochtonie en pleine existence, selon une sensibilité à la terre traversée par les éléments. Ainsi procédèrent ces colons ingénieux qui, en Amazonie, modifièrent la disposition des habitats indigènes. On défit le village concentrique avec sa maison commune au milieu pour aligner les maisons et cela suffit pour ruiner la cosmologie qui devint invivable sans sa spatialité singulière.

Là où on colonisait, on excava les cimetières, on railla les mythes et on fit circuler techniquement le sens. Les récits grâce auxquels on « appartenait » perdirent complètement pied. L'Occident put alors jouer son dernier tour de malice en offrant la reconnaissance du droit. Qui a tout perdu de sa présence à la terre peut désormais recevoir un label d'autochtonie décerné par l'ONU dans le cadre d'une commission d'experts. Les peuples sont guéris de leurs enracinements arriérés et sectaires, ils peuvent désormais se dissoudre dans l'élément de l'universel. Tous citoyens du monde, tous autochtones !

Ainsi est devenue possible la revendication d'autochtonie au nom de la propriété, de l'armée et du territoire national. L'Occidental se proclame maintenant autochtone, comme le jaloux serre et écrase d'autant plus fort ce qu'il sait lui avoir échappé.

-
1. Hommage doit être rendu à la France pour cette malversation historique. Qui dissimule son histoire réelle sous la fantasmagorie de la citoyenneté universelle finit par faire le cauchemar du grand remplacement.

Ce qui lui a échappé, c'est une autochtonie qui n'avait aucune ambition de posséder, tant qu'elle ne s'est pas trouvée dépossédée. Ce qu'il a fait disparaître, c'est l'expérience d'une présence légère au sol, d'une appartenance depuis tout ce qui n'appartient pas — les éléments, les âmes, les vivants. Ce qu'il a perdu, c'est la terre avec l'océan et le ciel, la terre comme une grande déterritorialisée. Ce qui lui est insupportable, c'est que l'on peut se raconter qu'on est né de la terre d'une manière qui ne fixe pas l'identité et même fait éclater la personne.

Entre les mains de l'Occidental, il ne reste que le silence des cimetières, l'absence des albums photo et le vide des titres de propriété. Dans son cœur sec, le besoin d'identité : être le même, rester le même. Autochtonie : même que moi-même.

L'autochtone de France et d'Europe est xénophobe, car c'est le seul narratif qui lui reste pour se sentir appartenir à la terre. Cette autochtonie-là amène son prolongement de férocité. Les temps qui s'en viennent, poussant toujours plus d'humains sur les routes pour trouver de l'ombre et de la nourriture, l'annoncent assassine. Peu à peu il entre dans les têtes qu'une bonne naissance, à l'abri des côtes et sous un climat tempéré, délivre un permis sacré d'exister. Cela donne des visions par grandes masses, grandes épouvantes : déferlements d'étrangers, barbelés coupants, traques et meurtres pour l'exemple. Voici revenu le folklore français des ratonnades.

Cette scène par grandes masses, grandes épouvantes est trompeuse. Elle campe un « méchant » trop parfait qui ne serait plus que le ressort de la pulsion d'expulser. Elle écrit d'avance la bataille. Mais on ne se réveille pas un jour déterminé à chasser les étrangers par la seule force de l'endoctrinement. Si ce mot d'ordre prend, c'est

qu'il prend dans une certaine réalité épaisse et vient tirer son eau trouble dans le puits du ressentiment. Le citoyen de France et d'Europe qui prend en haine les étrangers remâche sa propre histoire, quelque part il se souvient de ce qu'il a oublié, l'autochtonie qu'il a lui-même vécue et perdue dans un passé précédant toute mémoire, et cela le fait enrager.

L'analyse politique ne suffit pas, sa maladresse est de ranger les êtres en ordre de bataille dans de grands ensembles molaires. Il faut chercher en dessous les racines de la distinction entre autochtone et étranger, entrer dans la fabrique subjective de cette machine binaire. Quelque chose se joue dans les vécus moléculaires. Impossible d'y voir clair sans plonger à pic dans la psyché de celui qui se dit le seul légitime à habiter ici.

S'il reste quelques éclats de lumière à glaner avant que tout se referme dans la nuit de la guerre, c'est à proximité, dans un passant, à qui l'idée ne nous serait jamais venue de parler.

Un passant ou plutôt un voisin qui habite ici depuis fort longtemps, là même où l'on vient d'arriver. Assuré de sa bonne provenance, il voit d'un mauvais œil tout étranger. On a pu l'entendre dire : « Toi, tu ne seras jamais d'ici². »

De quoi est faite sa cuirasse ?

Comment en atteindre les défauts³ ?

-
2. D'autres citations sans auteur parsèment le texte qui suit. Elles auront été récoltées au fil de l'enquête.
 3. Tous les accords en genre de ce texte seront faits au masculin. Il n'y a là aucune position de principe mais une donnée de l'enquête. Dans le Limousin où nous nous sommes installés, les proclamations d'une appartenance territoriale et identitaire sont bruyamment le fait d'hommes.

Métaphysique limousine

D'une cuirasse métaphysique

L'expression être d'ici nous emmène vers d'obtus profondeurs. Elle arrime à l'espace depuis une origine qui donne consistance d'être. Moi, d'ici. Faut-il être d'ici pour pouvoir y être quelqu'un ? D'elle-même, l'expression prend un tour revendicatif, possessif, et bientôt ségrégatif. « On est ceux d'ici, ici on est chez nous, tu n'es pas d'ici, tu ne seras jamais chez toi ». Tu seras passage, tu seras fumée.

À la surface, les signes qu'on est d'ici sont les signes de propriété : ici, on a effectivement des possessions, des maisons, des jardins, des forêts, des terrains de chasse, des places au cimetière. Les propriétés activent le sentiment du droit des uns à habiter et sa révocation pour les autres. Il est clair pourtant qu'il ne suffira jamais que l'autre qui arrive devienne propriétaire pour être désormais d'ici. Il lui manquera inexorablement l'essentiel, une certaine présence à l'endroit diffuse et ancienne, des racines cachées, un établissement mystique. Être d'ici : l'espace est cloué à l'origine comme à une transcendance.

Les possessions de la terre ne fondent pas le sentiment qu'on est ici chez soi à l'exclusion des autres. Il s'alimente

à une autre source. Il faut remonter jusqu'à elle, là où jaillit puis se glace la distinction de l'autochtone et de l'étranger.

Être d'ici : le « d' » de la provenance indique l'appartenance. Linguistiquement, le mot « appartenance » est réversible. Mes appartenances, ce sont les choses qui m'appartiennent et circonscrivent « le mien ». Mais l'appartenance se flèche aussi en direction de la profondeur, celle des choses et de la terre auxquelles j'appartiens et qui m'inscrivent. La langue garde la trace de ce sens de l'appartenance lorsqu'elle désigne les dépendances d'une propriété. Le moulin est l'une des appartenances de cette terre, le village une des appartenances de la châtellenie, l'humain une des appartenances du lieu. C'est dans cette équivoque du mot appartenance que fermentent les rêves sombres d'autochtonie, du même-que-terre — à moi la terre !

La possessivité naît du sentiment d'une inhérence privilégiée. Si ici m'appartient, c'est que j'y appartiens.

Celui, donc, qui s'affirme d'ici, ne part pas de ses propriétés, il y arrive. Il part plutôt d'une certaine authenticité de sa présence ici. Il est un grand « présent » au lieu, traversé par l'*arkhè* d'une présence pleine au lieu. Il habite depuis l'assurance d'une incomparable archi-présence. De là qu'il croie en une hiérarchie des appartenances.

Des êtres d'une pleine présence, il en existe dans le voisinage. Pleine est la présence du rocher à son endroit de rocher. Dans son inlassable obstination, il résiste à la dispersion. Sans relâche il fait corps contre l'eau qui suinte et le distend. Pleine est la présence du champignon sur et sous la terre, décomposant décomposé, avec ses filaments qui fusionnent aux racines, et ses racines qui fusionnent à la terre. Pleine est la présence du gibier aux alentours, tout à l'écoute. Ici le

granit, ici le cèpe, ici le chevreuil, chacun vivant d'une présence pleine, par contention, par immixtion, par attention.

Les humains n'existent pas selon ces modes. Ils font des œuvres pour observer leur désagrégation, et raconter l'histoire des ruines. Ils se tiennent sur la plante des pieds qui les retient de se mélanger au sol. Ils font des feux et des murs pour se soulager des aguets. Ils ne savent pas se concentrer sur eux-mêmes jusqu'à la pure inertie, ils ne savent pas changer la lumière en chair, ils ne savent pas entendre à mille lieues. Ils ne sont ni granit, ni cèpe, ni chevreuil.

S'il fallait trouver pour les humains des moments de pleine appartenance, ce ne serait qu'aux bords extrêmes de l'existence. Juste au moment de naître et qu'on respire pour la première fois, le monde s'extasiant à travers les poumons. Juste avant de mourir, lorsqu'on se replie, comme le taureau blessé s'accote à un certain endroit de l'arène pour faire face une dernière fois, depuis sa *querencia*⁴.

Entre ces moments sans durée, toute l'existence humaine s'écoule dans un temps qui est temps de l'exil, n'habitant jamais vraiment un pays, jamais pleinement une communauté, jamais fidèlement une langue, mais toujours s'efforçant de le faire.

Si nous pouvons ouvrir des chemins d'appartenance, c'est à l'opposé de l'appropriation. On ne saurait appartenir à rien tant qu'on part de soi, tant qu'on s'étire soi-même pour avoir de gigantesques mains. On appartient depuis ce qui nous excède et non à partir de ce

4. C'est l'endroit de l'arène où se replie le taureau blessé, c'est le choix d'un endroit pour se colleter avec la mort. Voir Ernest Hemingway, *Mort dans l'après-midi* (1966).

que l'on possède. C'est la leçon du granit, du cèpe, du chevreuil.

Car ce à quoi ils appartiennent ne s'appartient même pas soi-même. C'est la lumière dans ses disparitions, le vent dans ses fuites, le silence dans ses échos. Lumière, vent, espace proviennent sans provenance, ils sont d'une origine sans principes. Si l'humain apprenait à leur appartenir, alors peut-être son appartenance deviendrait-elle aimante.

Mais l'animal à mains veut saisir et posséder ce qui lui échappe, au lieu de veiller sur la balance de présence-absence de tout ce qui l'entoure.

« Chaque pas est une saison, chaque respiration est une prochaine absence », écrit le poète Claude Margat.

*

L'habitant suprême se dresse dans tout un champ de force : désir d'archi-présence, origine qui se dérobe, balance de présence-absence. C'est métaphysiquement que celui qui se pense d'ici contre les autres est atteint.

Voilà le fil à tenir pour la suite : il n'y a pas d'habitant suprême, toute présence s'installe sur fond d'absence. L'appartenance humaine est mitée par l'origine qui ne se livre jamais. Celui qui s'affirme pleinement d'ici dénie les vides de son appartenance. Plus il les dénie, plus il tombe dans une surenchère de présence. *Être d'ici, moi seul le suis*. Mais toi qui est d'ici à l'exclusion des autres, quels sont les creux, quels sont les blancs de ton appartenance ? Dans quel grand trou noir généralisé ces micro-trous noirs vont-ils te précipiter ?

Ces coordonnées métaphysiques nous donnent un espace abstrait qu'il faut maintenant poser sur une

terre singulière. Ce sera la Montagne limousine, au centre de la France, grand plateau granitique, « ensemble mouvementé en collines et en cuvettes » dit l'atlas.

Ici on ne marche pas sur un sol argileux, collant, possible à modeler. La terre est sableuse, sans structure, elle coule entre les mains. Le sol est perméable à l'eau, propice aux animaux fouisseurs qui font des galeries. Comment l'humain y prendrait-il racine ?

Ici pourtant certains humains s'affirment pleinement d'ici et paraissent éprouver radicalement la distinction de l'autochtone et de l'étranger. Malgré le sable, ils rêvent d'une terre qui n'est pas celle de la pédologie. Il y aurait une terre transcendante, une terre qui lierait les humains à l'humus, une terre du bon caractère et du bon usage, une grande terre compacte donnant souverainement ses leçons.

C'est l'histoire d'une triple absence au passé, au lieu, à soi.

C'est l'histoire du sable qui se rêvait argile.

D'ici, depuis quand ? (Provenance)

Le dictionnaire définit ainsi l'autochtone, comme celui qui est « originaire du pays qu'il habite, et dont les ancêtres ont vécu dans ce pays ». Un certain lien à l'origine fonderait donc une appartenance incomparable au pays. Y avoir ses ancêtres, y avoir ses morts, y être né, cela lierait charnellement à la terre. C'est faire là bien des mystères.

Parlons du pays limousin, ce pays où oppriment « ce froid, cette inclémence qui ne désarment jamais ». « On n'en a pas fini avec l'endroit quand on a déraciné la bruyère, égratigné la poignée de terre arable jetée sur l'échine du rocher, jeté bas les chênes gros comme des barriques, les sapins hauts comme des clochers. Il faut encore se garder de la fraîcheur intense qui tombe, même en plein été, dès que le soleil a remisé son dernier rayon. La nuit, en plein jour, se tient accroupie à la lisière des bois. L'automne a ses quartiers permanents sous la futaie des résineux. Nulle vie ne subsiste sous ces voûtes rousses qu'on croirait hypogées. Les bêtes fuient la litière stérile d'aiguilles. L'hiver s'avance, dès octobre, en pays conquis et s'attarde indéfiniment. Il peut neiger en mai,

geler en juin. L'ultime effet des choses, après la fureur qu'elles ont tirée des corps et la violence qu'elles ont faite au cœur, c'est la sévérité, le sombre qu'elles insinuent dans l'esprit⁵. »

Un pays imprègne les caractères, c'est un fait. On n'en fait pas la même expérience selon le temps depuis lequel on y vit. Là où on a inspiré sa première gorgée d'air, on a dû être marqué par une donnée élémentaire. Mais cela ne veut pas dire qu'on naît de la terre. C'est une empreinte, non une gestation. Entre y être né et *en* être né, il y a tout le déchirement de la naissance humaine. Elle commence comme un accident qui nous débarque. C'est pourquoi Platon a besoin d'un très gros mensonge pour former les guerriers de la cité en leur inculquant une histoire séminale. Il faudra tout l'art des poètes pour faire croire aux enfants qu'« ils sont nés de la terre qui est leur mère et leur nourricière, qu'ils doivent défendre contre quiconque l'attaque ». Alors ils penseront à leurs concitoyens « comme à des frères comme eux nés de la terre⁶ ».

Aussi fort qu'elle imprègne, on ne naît pas d'une terre. Mais la définition de l'autochtone précédemment donnée comprend une deuxième dimension. Ce n'est pas seulement celui qui est né ici, c'est celui qui est né là où sont nés ceux qui l'ont fait naître. N'est-ce pas alors par les anciens que se fait le lien substantiel à la terre ? L'appartenance suivrait l'antécedence et l'autochtonie serait en fait une hétérochtonie par l'ancestralité.

Dans notre civilisation qui a perdu tout sens cosmogonique, il ne reste qu'une morale faisandée pour relier

5. Pierre Bergounioux, *Miette* (1995).

6. Platon, *République* (entre 384 et 377 avant J.-C.).

les fils aux pères, qui passe par le cimetière. Barrès en a donné la formulation classiquement macabre. Ce qui attache selon lui les fils à la terre, c'est la présence des morts dans cette terre. C'est aussi ce qui peut attacher les fils entre eux. Issus du même milieu mortuaire, ils éprouveront la solidarité authentique. Mais la solidarité qui se fait par les morts ne peut s'actualiser que dans la mort. Elle ne donne pas la connaissance et l'amour du pays. Le sol qui transmet « une expérience d'outre-tombe », *via* les ancêtres, produit des fils « énergiques et droits⁷ », c'est-à-dire prêts à répondre au tocsin de la guerre. Pour les morts, on inculque la défense de la terre. Ce patriotisme relie les vivants à la terre par les cadavres des ancêtres. C'est un animisme de caporal.

En pays limousin, on sait que les enfants ne naissent pas de la terre et on ne croit pas que les morts ordonnent outre-tombe. On ne cède ni aux mensonges des rois ni aux mystiques des militaires. D'où vient alors un si vif attachement à la terre ?

L'histoire du Limousin est celle de presque toute la France médiévale, dans laquelle la terre n'appartenait pas à ceux qui vivaient de la terre. On devait subsister d'une terre appartenant à d'autres. C'est difficilement et tardivement que les habitants parvenaient à l'acquisition de la terre, parfois sur plusieurs générations, toujours au terme d'une vie de rigoureux labeur. Sur le sol limousin, le système particulier était celui des tenances conférant une certaine indépendance des tenanciers sur leurs terres, en comparaison avec la réalité du servage. La tenure était une terre concédée donnant un droit d'usage (« domaine utile »), le seigneur gardant la propriété (« domaine

7. Maurice Barrès, *La terre et les morts* (1899).

éminent »). Pour une durée de concession déterminée et moyennant le versement d'un cens, le tenancier avait pleine jouissance de sa tenure.

Les siècles avançant, il devint possible de léguer le domaine concédé à ses descendants. Cette hérédité des tenures assura progressivement une sorte de transfert économique en faveur des paysans vivant d'une terre passant sous leur pleine responsabilité. Il faut imaginer le rapport à une terre dont la propriété grandit au fil du temps et des générations. Les pères transmettent aux fils l'espoir de devenir un jour pleinement propriétaires. Alors on comprend mieux aujourd'hui l'hostilité des Limousins à toute cession de leur propriété. La charge symbolique est grande. Vendre, ce serait piétiner l'abnégation des ancêtres⁸.

Au cours du temps long limousin, l'acquisition de la terre concédée en tenance s'est faite dans une perpétuelle souffrance. Les hommes ont dû massivement émigrer de saison en saison. On évoque, pour le seul dix-neuvième siècle, des records de dépopulation. Sous le Second Empire et la Troisième République, entre 65 et 80 pour cent des hommes valides de chaque village devaient prendre le chemin de l'exil saisonnier vers Lyon ou Paris pour y bâtir les villes. Ainsi la présence des hommes au village fut-elle profondément et sempiternellement déchirée. Les autres, qui restaient, souffraient l'absence.

Mais la question est celle du sens réel et vécu de cette absence. Les Limousins authentiques ou se pensant comme tels l'imputent à la terre marâtre. Condamnant les hommes à la faim, c'est elle qui les aurait forcés à aller

8. Sur tout ce qui suit, le beau livre de Marie-France Houdart, *Comprendre le pays limousin... et y vivre* (2003).

chercher des revenus loin du pays. On peut entendre ce genre d'explication unilatérale dans toutes les campagnes françaises pauvres où l'on rappelle obsessionnellement la dureté de la terre à laquelle il a « fallu » tourner le dos. Il va sans dire que ce récit rétrospectif n'est pas totalement faux. Pour subsister, il fallait bien les cueillettes, les rémanents, les communaux, les solidarités et parfois les émigrations. Mais la nature a bon dos et sur son dos disparaissent les jeux de pouvoir qui font d'une terre une terre d'exil. Il y a la terre d'où l'on part parce qu'elle est dure et la terre où l'on va parce qu'elle piège. Il y a des colonisations de l'intérieur.

L'unification de la France s'est faite en réduisant les fragments de vies communes autonomes. Comme ils s'enrichissaient par l'émigration, les centres urbains de pouvoir ont su la provoquer et l'entretenir par l'impôt. C'est non seulement la faim, mais aussi la dette qui fit partir les Limousins. D'ailleurs ceux qui partaient n'étaient pas forcément les plus pauvres. L'élite instruite allait également y chercher son certificat de promotion sociale, cette élite qui pour finir est parfois restée en exil, entretenant l'image d'un pays invivable et obscur, fondant des lignées de médecins et de notaires dont nous reparlerons bientôt. L'exil ne s'explique pas par le grand *fatum* de la terre, ses causes sont intriquées. La ville diffuse ses mépris et ses enchantements. Bientôt, là où la terre est dure, on se convainc soi-même que pour devenir un homme, il faut partir.

À cette longue phase de l'histoire limousine s'en ajoute une seconde, plus récente et plus brève, qui a tordu une nouvelle fois le sens de l'absence au pays et le sens d'y être resté. Dans les années 60, on inflige partout la modernisation de la paysannerie française. Le paysan

traditionnel est savamment disqualifié. Seule lui reste l'option de devenir un entrepreneur dynamique soucieux de se moderniser. Or la paysannerie de Millevaches ne permettait pas cette mutation. Cette agriculture « traditionnelle » ne « pouvait avoir d'avenir ». Il fallut donc de nouveau quitter le pays pour suivre le chemin de la réussite économiquement extorquée. « L'émigration sanctionnait jadis la pauvreté de l'exploitant et l'échec social de celui qui partait. Les discours de l'idéologie dominante ont conféré à l'émigration le cachet d'une promotion sociale. Et par rebond une dévalorisation de ceux qui restent ». Le paysan traditionnel est désormais « un attaché⁹ ».

D'ici, depuis quand ? Pourquoi tes ancêtres sont-ils partis ? Et toi, pourquoi es-tu resté ?

Le Limousin qui se pense authentique n'est pas au clair avec ses absences. Il abrège les raisons pourquoi ses ancêtres sont partis. Il ne parle pas de ce que contient de douleur le fait d'être resté. C'est qu'il écarte de sa mémoire le pouvoir qui a forcé à l'émigration et qui a marqué de honte ceux qui demeuraient. Maintenant de nouveaux habitants arrivent en Limousin pour désertifier les métropoles. À ces néo-ruraux, les vétéro-ruraux disent : « vous n'avez pas connu la misère de cette terre et vous venez prendre la place de ceux qui ont dû en partir ». Mais les premiers fuient une hostilité que les seconds feraient bien de se rappeler pour soigner leur mémoire. La terre à habiter n'est pas la terre macabre mais la terre opprimée.

9. G. Raphaël Larrère, *Désertification ou annexion de l'espace rural ? L'exemple du plateau de Millevaches* (1978).

D'ici, mais où ? (Paysage)

Dernièrement, alors que l'on ne pouvait plus prendre l'avion mais que l'on voulait aérer les métropolitains qui avaient besoin d'air, on leur vendit le Limousin sur les 4x3 du métro parisien. La séquence covid fut l'occasion de valoriser l'écotourisme à l'intérieur des frontières.

Le Limousin. Un espace sauvage sillonné de nombreux cours d'eau et parsemé de magnifiques plans d'eau. Une paisible contrée aux paysages composés de forêts de feuillus et de conifères, de landes sèches, de prairies, de tourbières. Un ciel étoilé et de grands espaces.

Le tourisme écologique n'est pas un mensonge mais un regard, et c'est en tant que regard qu'il produit sa falsification. Car de telles beautés naturelles, on en croquera en Limousin, mais ce ne sont pas des parties dont chacune serait le tout en miniature, comme chaque goutte d'eau contient tout l'océan. On ne passe pas du ciel aux sources, des sources aux rivières, des rivières aux forêts et des forêts au ciel, tout s'épanchant continûment dans une unité vibratoire. Les vignettes de l'écotourisme n'expriment pas tout le Limousin. Elles montrent les parties éparses d'un monde en copeaux. Les images de

l'écotourisme ne détruisent pas l'environnement, elles environnementalisent la destruction.

Cela est flagrant sur le plateau de Millevaches. *Melovacua*, Millevaches, la montagne abandonnée¹⁰ ?

Qui habite cette montagne y observe plutôt une activité compulsive. On dirait qu'un chirurgien sadique en charcute quotidiennement la terre. Partout on voit ces coupes à blanc qui mettent les sols à nu parfois jusqu'à la roche, à tout endroit des abatteuses qui couchent des forêts, sans cesse le va-et-vient des grumiers qui pillent les bois. Ce n'est pas une montagne abandonnée, c'est une industrie à ciel ouvert. Une fois que les yeux ont compris cela, on ne parvient plus à fermer les paupières.

Entre le ciel étoilé et la terre aux mille sources, il faudrait des forêts vivantes pour en être la réalité jointive. Mais ce que ne dit pas l'imagerie touristique c'est que de telles forêts en Limousin il y en a de moins en moins et bientôt plus. Ce qu'il y a, ce sont les plantations qui ressemblent faussement à des forêts et ne sont étrangement pas des forêts. À moins que des alignements de répliques de même espèce, de même âge et de même diamètre, en lignes et à distances égales, couvrant un sol morne et obscur, soient tout de même des forêts ? Dans le régime de plantation, l'eau qui tombe du ciel glisse sur la terre lessivée et ce qui sort de la terre est arraché par les humains pour ne garder que les plants. La plantation disjoint le ciel et la terre, et dans cet écartement sévit l'industrie.

Pourtant cette évidence ne crève pas tous les yeux. Les gens d'ici, pour beaucoup, ne voient ni n'entendent la différence entre plantation et forêt ; elles sont faites

10. Selon l'étymologie gauloise proposée par Albert Dauzat, linguiste du dix-neuvième siècle.

d'arbres. Comment accède-t-on au paysage, comment se montre-t-il et selon quelle ouverture lorsqu'on est depuis longtemps sur cette montagne? Comment se montre-t-il et selon quelle ouverture aux yeux de ceux qui viennent d'arriver?

« Nos têtes n'ouvrent pas sur le même monde, ils sont sourds à ce que j'entends, aveugles à ce que je vois », écrit le poète Claude Margat.

À la racine de ce désaccord, il y a un fait de vision. C'est littéralement qu'« ils » sont aveugles à ce que je vois quand « je » vois la plantation comme une dévastation du paysage. Ce conflit des perceptions ne doit pas être rapporté à un effet d'idéologie, comme si les défenseurs des plantations, à force de compter et d'encaisser, ne savaient plus sentir. On rencontre bien des gens depuis longtemps sur le plateau qui n'ont pas investi dans le bois et soutiennent pourtant que les arbres sont faits pour être plantés et récoltés. Le sortilège de l'économie n'explique pas tout. Quant aux défenseurs des forêts, leur haine des plantations ne tient pas à la seule fraîcheur de leur regard sur le monde. Ce regard est chargé de savoirs obliques.

Une lutte récente, sur le plateau de Millevaches, apporte des clarifications. C'est l'histoire d'une hêtraie sur les bords de la Vienne près du village de Tarnac, appelée « Bois du chat » par les opposants à sa coupe à blanc. Se dévoilant dans un tournant de la route où l'on est obligé de ralentir, abritant un ruisseau enchanteur, ce bois vaut depuis longtemps comme un point clef du paysage auquel sont noués de multiples attachements. Au début de l'hiver 2022, les propriétaires, riches notaires et médecins de la banlieue parisienne, décident de couper à ras ce bois comme ils gèrent tout le reste de leur immense domaine. Un comité spontané de défense du

Bois du chat s'y oppose et s'y opposera pendant des mois. L'histoire n'est pas finie mais pour l'heure les hêtres sont toujours debout, le ruisseau court et les pics sont logés.

De la télévision locale au Parlement européen, ce petit bois aura fait s'agiter toute une humanité bigarrée. On y vit des naturalistes chercher des chauves-souris, des grands-mères tricoter une enceinte de laine rouge, des habitantes à cheval et à jumelles, des guetteurs en camouflage sylvestre, des élus, des exploitants, des propriétaires, des préfets, des policiers, des armures et des chiens. On put y entendre un commissaire conseiller les défenseurs du bois en étalant sa connaissance de l'histoire de la gauche. On y croisa des bûcherons levant les tronçonneuses et suspendant le chantier avec une grande aménité. On y certifia un geste dont on n'était pas encore sûr : il est possible de bloquer un chantier forestier en cours, quel que soit le dispositif policier.

Dans une telle situation, la ligne d'adversité aurait dû être nette. D'un côté les propriétaires et tous les supplétifs de la propriété privée, de l'autre les humains habitués à fréquenter le bois. Mais ces derniers se trouvèrent aussitôt opposés et c'est de cette opposition dont nous devons cerner les conditions optiques. Consultés par les défenseurs du bois tous « néo-ruraux », les habitants plus anciens dirent unanimement : « Je suis très attaché à cette forêt, mais ce que vous faites n'est pas bien, ce n'est pas comme ça qu'on fait les choses ici. » Comment peut-on aimer une forêt et consentir à sa destruction ? Comment peut-on percevoir le même être comme à conserver et à abattre ?

Deux énoncés furent opposés aux défenseurs du bois par les habitants de longue date. Le premier concerne la toponymie. On leur reprocha d'avoir mal nommé le

bois du Chat qui s'appelait en fait le bois de la Chapelle. Le second énoncé porte sur l'histoire paysagère. On leur asséna avec colère que la coupe d'une forêt pour y mettre une plantation est anecdotique, car « de toute façon, autrefois, il n'y avait pas de forêts sur ce plateau ». Les deux leçons se combinent pour dénoncer la méconnaissance du pays. Qui ignore le nom des lieux et leur premier visage est dénué de toute légitimité.

Ceux qui se posent en garant de l'antique paysage parlent depuis l'origine, une origine qui perdure comme un principe, si bien que rien ne peut jamais la recouvrir. Depuis cet autrefois souverain où il n'y avait pas de forêts, ce qui arrive présentement aux arbres est sans réalité¹¹. La différence entre des arbres et des plants est accidentelle. Ce sont des variations possibles dans la série des variations tourbière-lande-prairie-forêt-plantation qui habillent la terre. Ce sont des vêtements passagers de la terre périodiquement mise à nue. Un temps fantôme qui vient du plus lointain rend la présence irréelle. La forêt, plantée ou non, est amovible et sa réalité passante. Passent les arbres, la terre demeure. On pourrait multiplier les arguments contre cette vision, mais ce qui nous intéresse est de saisir sa consistance *en tant que vision*. Si elle ne se préoccupe pas des arbres comme tels, si cette vision ne fait pas voir la différence entre un arbre et un plant, c'est qu'elle est chargée métaphysiquement. Le regard des anciens habitants est suspendu à l'*arkhè* de l'autrefois. L'antique paysage recouvre comme en transparence le paysage qui est là devant. La prérogative de l'origine fait d'une certaine manière voir double.

11. Autrefois, il n'y avait pas de forêts sur le plateau ? Ce qui nous intéresse ici est la fonction du renvoi à l'origine, non la vérité sylvicole.

À l'opposé, les défenseurs du bois ne voient pas depuis une origine qui annule l'histoire, mais à travers une histoire libérée de la puissance de l'origine. C'est leur manière de recoller à la présence malgré leur récente arrivée sur cette montagne. Ainsi, les vétéro-ruraux ne sont pas spécialement absents au monde quand les néo-ruraux y seraient spécialement présents, comme si les uns étaient somnambules et les autres éveillés. Disons plus justement que les uns et les autres font une expérience différente de la temporalité. Plutôt que l'espace fantôme de l'antique paysage, c'est le passé et le futur proches que voient présentement les nouveaux arrivés. Dans la trame de cette histoire, les plantations affectent la substance du monde. À partir des années 1960 et 1970, les résineux ont envahi le plateau. Ces plantations n'ont pas fait tout de suite effraction mais l'inversion paysagère est vite venue. Les horizons se sont refermés, la lumière a chuté derrière. Nicole Fortier, la bergère de Chamboux en dit toute l'amère tristesse :

*Lorsque ces maudits sapins grandiront /
Ils nous boucheront tout l'horizon
Chamboux sera la forêt noire /
Où les matins seront des soirs
Sous les sapins, rien n'y pénètre /
C'est comme une maison sans fenêtres*

Ce que décrit Nicole Fortier, c'est le rapt de la visibilité. Peut-être qu'il n'y avait pas de forêts sur le plateau avant les plantations, mais aujourd'hui, avec les plantations, il n'y a plus d'horizons. Les plantations entament aussi l'avenir. On sait qu'elles exténuent les sols d'un savoir qui est dès à présent tangible. En de certains endroits, les eaux

potables sont contaminées par l'aluminium rendu mobile par la déstructuration des sols. Depuis les plantations, sur le plateau aux mille sources, on doit se méfier de l'eau.

« Nos têtes n'ouvrent pas sur le même monde, ils sont sourds à ce que j'entends, aveugle à ce que je vois. » Comment mettre au point les regards, accorder les oreilles ? Que vois-tu lorsque tu es devant une plantation ? De quel paysage est-elle le fantôme ? Les habitants de longue date voient les landes et la bruyère callune de l'antique paysage. « Dans leur sagesse et leur prévoyance, les anciens ont amené les résineux sur le plateau ». Pour ces yeux d'antiquaire, la violence de la plantation reste invisible. Les habitants récents venus des villes, instruits d'écologie, voient des simulacres de forêt hostiles à la vie. Plus scientifique que le premier, ce regard sur les écosystèmes ne convainc pas. Plutôt, s'il convainc, cette conviction ne convertit pas le regard qui voit une forêt comme une plantation. Le savoir environnemental a beau démontrer, cela ne crève pas les yeux. Comment révéler la violence de la plantation, comment la faire proprement voir ? Il faut jouer récit contre récit et rapporter l'histoire du pouvoir plutôt que la mythologie de l'origine.

Malcolm Ferdinand a montré que la plantation est la forme générative de la colonisation¹². Dans sa formation historique, elle a arraché des êtres humains à leur monde pour les transborder de l'autre côté de l'Atlantique et les mettre au travail forcé comme de simples ressources à consommer. Ce qui valait pour les humains valait pour les autres qu'humains. Aussi Donna Haraway définit-elle la plantation comme un « système de travail forcé

12. Malcom Ferdinand, *Une écologie décoloniale : Penser l'écologie depuis le monde caribéen* (2019).

multi-espèces ». On transporte des arbres d'un continent à l'autre, on fabrique des répliques en pépinière, on les plante en rangs serrés, on supprime tout ce qui pourrait limiter leur croissance, on empêche les symbioses, on traque la diversité. À l'heure capitaliste de la récolte, on abat tout et on remplace. La plantation est une forme qui permet le contrôle *a priori* de tout ce qui pourrait ralentir une croissance purement homogène de la vie. La plantation n'est pas une mise en ordre des êtres humains et non humains, mais une réduction des êtres à l'ordre, une production des êtres comme indistincts. En ce sens, ce qui valait pour les humains déportés en Amérique du Sud à partir du quinzième siècle vaut analogiquement pour les arbres transplantés en Europe beaucoup plus tard. Les esclaves furent privés de tout monde pour être réduits à de la chair fongible, les arbres furent apportés « sans plantes apparentées ou insectes familiers¹³ » et réduits à du bois pour devenir indifféremment copeau, sciure, granulé. La plantation est une abstraction mais une abstraction qui se réalise et devient réelle. Là est son indéfinie violence sur les êtres de toutes espèces.

On ne peut cependant transposer mécaniquement ce modèle. Aux vétéro-ruraux qui accusent les néo-ruraux d'avoir des airs de colons, on ne peut répliquer que ce sont les planteurs et les plantations qui colonisent. C'est ici l'autre grande leçon de Malcolm Ferdinand qui n'a pas seulement lié analytiquement la colonisation à la forme-plantation, mais a aussi montré que la forme-plantation ne doit pas être cantonnée « à la seule scène de la forêt ». Si on se contente d'« une image

13. Donna Haraway et Anna Tsing, *L'Ère de la standardisation : conversation sur la plantation* (2019).

environnementale claire », on risque d'amalgamer toutes les formes de plantation à sa forme esclavagiste. Or dans la plantation limousine, le travail a beau être pénible et forcé, il n'y a pas d'esclaves. C'est ici que l'analogie entre les arbres et les hommes trouve rigoureusement sa limite. Une chose est de tenir la dimension écologique pour fondamentale dans la colonisation, autre chose de faire de la dimension écologique le fondement de la colonisation. C'est à la lumière de sa propre histoire qu'il faut éclairer la plantation limousine, comme une technologie de pouvoir multi-espèces dans une histoire spécifique.

Il suffit de lire les promoteurs de la forêt plantée à la fin du dix-neuvième pour saisir que l'état actuel du plateau de Millevaches est le point d'achèvement d'une mise sous dépendance calculée. « En 1880, J.-B. Martin propose de reboiser les communaux au nom de l'intérêt national (et des intérêts particuliers de l'industrie extractive). Son opuscule titre : "Colonisons la France¹⁴". » Lorsque ce J.-B. Martin parle ainsi, croyant regarder l'avenir, on arrive en réalité au terme d'un processus fait de multiples étapes : soumission de la périphérie au centre par la propriété et l'impôt, valorisation de l'émigration, modernisation de la vie rurale, disparition de la forêt paysanne, aide financière massive à la plantation. Ce que racontent les sapins Douglas ici, c'est la désertification française des campagnes qui a fait place nette au désert vert des plantations. Au terme de cette logique, la périphérie limousine est constituée comme un espace où il est loisible d'extraire et de prélever sans règles et sans limites. La plantation ne désigne donc pas seulement un alignement d'arbres identiques. Comme forme, elle fait signe

14. G.Raphaël Larrère, l'article déjà cité.

vers un processus : l'externalisation des destructions et des charges environnementales. Cette relation du centre à la périphérie comme externalisation des destructions et des charges environnementales est une relation proprement coloniale. C'est pourquoi la forme-plantation se retrouve et se reproduit dans la scierie automatisée, l'usine à granulés, le champ de panneaux photovoltaïques, le parc éolien, etc. Là-bas l'énergie verte dans les réseaux intelligents, ici à la périphérie les paysages lunaires.

Cette histoire relève donc bien d'une logique coloniale, mais comme une opération intérieure faite par des blancs et sur des blancs, sans la fabrication de la race qui légitime la traque, la déportation et la constitution d'une humanité purement jetable. Elle s'est faite en parallèle de la colonisation outre-mer qui a codifié selon la race, a inventé l'unité mystifiante des Français de souche et les a fait réellement profiter du racisme.

À quoi bon ce rappel de nous-mêmes à notre propre histoire ? Ces éléments d'une histoire décoloniale blanche entaillent le récit d'une nation qui se serait construite pour offrir l'égalité à tous et sauver les gens de la rurale misère. Ils font apparaître en ligne de basse le souvenir des communautés, des biens sectionnaux, des veillées, des affouages qui donnaient autrefois corps à l'appartenance. Ce que racontent les sapins Douglas ici, c'est une histoire longue qui a ruiné les appartenances et forcé au rattachement. Plus ils devinrent citoyens, moins les Limousins habitèrent. À chaque étape, des langues à la grammaire, des lieux au territoire, des communautés à la nation, les tours de vis de la dépendance.

Cette histoire de colonisation intérieure, dont la forme-plantation en Limousin est l'un des chapitres, aiguise la mémoire. On songe aux propos des Indiens Kogis invités

en Drôme pour dire leur compréhension du territoire. Devant les rangées de pins plantés et déjà malades, le savant européen qui les conduit se veut rassurant : « Ils vont disparaître, car la végétation va peu à peu reprendre ses droits. » Mama Shibulata, grand voyant¹⁵, ne pense pas que les choses iront si commodément. La terre va devoir se nettoyer et se soigner par des feux interminables qui emporteront nos tunnels, nos industries, nos infrastructures. Car le problème n'est pas de se défaire de ces « arbres égoïstes », il est de connaître l'énergie mauvaise qui est comptable de leur présence. « Ces arbres, d'où viennent-ils ? Qui les a amenés ici ? Il y a les arbres mais il y a aussi l'esprit négatif qui a permis cela¹⁶. »

L'histoire fait apparaître l'esprit négatif qui a sévi en Limousin. Il a ses rouages, son commissariat général au plan, son centre national de la propriété forestière, son fonds forestier national, sa société d'ingénieurs. Il a ses personnages, ses gestionnaires, ses aménageurs, ses experts¹⁷. Cet esprit qui façonne le monde à coups de normes, nous ne le voyons pas comme négatif. Il s'incarne pour nous dans les réussites des sciences et techniques et nous le nommons pour cela « positivisme » : ordre et progrès. Mama Shibulata nous avertit que nous n'en sortirons pas grâce à une nouvelle planification, plus rationnelle que la précédente. Il y aura nettoyage et soin par des feux interminables.

15. Chez les Kogis, on devient voyant ou récepteur après une très longue initiation qui se fait la plupart du temps dans l'obscurité. Alors seulement, tous les sens en éveil, on peut percevoir la santé matérielle et spirituelle des habitats.

16. Éric Julien, *Kogis, Le chemin des pierres qui parlent* (2022).

17. Enquête collective, *L'Enrésinement du plateau de Millevaches de 1945 aux années 80. Entre politiques productivistes et fractures locales* (2020).

Entendre l'histoire de l'esprit négatif qui a amené les plantations ici ne restitue rien, ne restaure rien. Mais cela donne un visage à l'hostilité, celle que subissent tous ceux qui marchent, cueillent et boivent dans la même contrée, tous ceux qui, aimant le Bois du Chat, auraient dû se retrouver à le défendre. L'histoire agit alors pour un rétablissement de perceptions communes.

Du pays, en vivre ? (Croissance)

Un pays, y vivre, un pays, *en vivre*, ce sont deux manières distinctes d'être au pays. Nous n'avons pas fini la revue des origines depuis lesquelles on pense habiter au point de se vivre comme habitant suprême. Il y a l'origine de l'ancestralité, il y a l'origine de la paysagéité, il y a enfin l'origine de la production. Après la prérogative du lignage, la prérogative du paysage, celle de la récolte. Ceux qui vivent d'un pays n'ont-ils pas un titre supérieur à se considérer d'ici ?

Cette fois l'origine n'est pas projetée dans le temps ou dans l'espace, mais dans ce qui naît et croît de soi-même dans le temps et l'espace. Dans le pays limousin, il y a ceux qui savent tirer un revenu et une subsistance de la terre et les autres auxquels on reproche de végéter. D'un pays, *en vivre*, n'est-ce pas prouver qu'on le connaît mieux qu'aucun autre ? Ainsi l'ethnologie a montré l'existence et la vérité des savoirs de subsistance que possèdent les peuples premiers. Connaître nativement un pays, c'est savoir ce qu'on peut cueillir, prélever, ce qui nourrit, empoisonne ou guérit et c'est par tous ces enseignements qu'on appartient vraiment au pays. L'habitation véritable

est subsistante, elle se tient auprès de ce qui se tient dessous et fait croître.

En Limousin, il est dit que c'est le travail forestier qui permet d'habiter le pays et d'en vivre. La filière du bois le clame à tout va, bientôt elle emploiera 10 000 humains dans le pays. Elle se pose en continuatrice du passé. « OSEZ LE BOIS : une tradition qui a de l'avenir ». L'importation d'espèces lointaines, la répliation en pépinière, l'usage des pesticides sur les racines et des fertilisants dans le sol dirigent humainement la production de la terre. Malgré tout, on s'enrichit ici, on embauche les humains et on les fait vivre par la croissance des arbres. Dans cette croissance, c'est bien la nature qui fait le travail.

La filière est un être de raison dont l'unité est verbale. Il n'y a pas d'accointance entre le patron d'une méga-usine qui vole d'un site de production à un autre en jet privé et le bûcheron immigré payé au stère. L'exploitation des uns par les autres est recouverte par le discours du père qui fait vivre ses travailleurs, presque comme des fils. Lors d'un blocage de coupe rase, on a pu entendre ceci : « si vous n'êtes pas d'accord, faites changer la loi, mais laissez travailler nos gars ». Les gars de la filière abattent, dessouchent, andainent, plantent, éclaircissent et recommencent le cycle. Ce qui les unit aux propriétaires, aux exploitants et aux investisseurs, c'est la dépendance à l'argent qui rend productifs les champs de bois et possibles les salaires. D'homme en homme et de fonction en fonction, tous les employés de la filière appartiennent au grand cycle organique du capital branché sur ce qui naît et croît de soi-même depuis la terre.

Les gars de la forêt s'appellent aujourd'hui « opérateurs ». Selon la communication de la filière, il faut se les

représenter comme des espèces d'ingénieurs aux talents multiples. La mécanisation, qui sévit exemplairement en Limousin, a transformé radicalement le métier. On raconte que les machines forestières ont émancipé l'homme de la souffrance et l'abrutissement. Le bûcheron d'antan, gaillard bas du front en chemise à carreaux, appartient au passé. L'opérateur d'aujourd'hui commande un système de grue intelligent. « La grue répond calmement et le système prend en charge la totalité des mouvements de la grue, manœuvrer la tête d'abattage entre les arbres est désormais aussi facile que d'attraper une tasse de café avec votre main. »

L'image négative de l'ancien bûcheron est une reconstruction. Pour la défaire, on pourrait évoquer le bûcheron homérique qui était un maître doué de *métis* et de *kairos*. Alors il était apparenté à l'homme de barre qui guide le bateau de course selon le vent, au médecin ou au général qui perçoit dans la situation le moment précis où il faut intervenir ou précisément ne pas intervenir. Qui a passé du temps en forêt avec un bûcheron a pu découvrir son sens extraordinaire de la géométrie, projetant depuis son corps les directions, les plans, les angles qui vont guider la chute de l'arbre. Il ne saurait jamais affûter ses outils s'il n'avait appris à affûter ses sens. Le bûcheron traditionnel ne se rapporte pas à la nature comme pourvoyeuse de récolte, il s'installe dans la forêt comme une grande émettrice de signes. C'est en considérant la machine dans son être de machine qu'on peut saisir ce que la mécanisation du travail forestier a profondément changé.

C'est dire que la technique ne doit pas être appréhendée comme un moyen terme entre les hommes qui auraient des finalités et le réel qui attendrait d'être transformé. Il s'agit plutôt d'un foyer normatif originaire qui instaure

un être au monde. La hache, la tronçonneuse et l'engin forestier ne sont pas des manières différentes de se rapporter à la même forêt. Le bûcheron non mécanisé, à moteur ou dans une cabine de pilotage ne sont pas différents échantillons d'une même espèce d'être. L'homme et le monde ne préexistent pas à la relation technique, c'est la relation technique qui les constitue l'un et l'autre et l'un par rapport à l'autre. Elle assure la morphogenèse de l'apparaître et du sujet. On ne saurait donc évaluer les techniques selon leur plus ou moins grande utilité alors qu'elles opèrent l'information — au sens où elles leur donnent forme — des origines. Il n'y a pas la réalité première des plantations que la technique aiderait nos corps limités à exploiter. Il y a d'abord la technique qui produit le monde comme plantation et le travail comme travail forcé¹⁸. L'arme contemporaine de déforestation massive s'appelle aujourd'hui « abatteuse ». C'est à partir d'elle qu'il faut comprendre comment sont constitués l'être de la forêt et l'être en forêt.

Au premier spectacle, la machine donne une impression de vertigineuse puissance. La tête d'abattage ne reproduit pas des gestes humains qu'elle viendrait décupler. C'est tout un processus qu'elle met de bout en bout sous sa domination. La machine abat, ébranche, billonne et recommence. À chaque instant, elle tourne en dérision l'effort de la matière ligneuse pour tenir ensemble ses cellules. La puissance qu'elle manifeste n'est donc pas celle d'un corps humain agrandi, c'est une puissance d'achever et de ré-initialiser la croissance, une puissance

18. La plantation dépend « de formes très intenses de travail forcé, s'appuyant aussi sur la surexploitation du travail mécanique, la construction de machines pour l'exploitation et l'extraction des êtres terrestres », Donna Haraway, l'article déjà cité.

qui s'exerce sur l'en-puissance de la forêt. On ne comprendrait pas sinon la pratique du dessouchage qui arrache et excave tout ce qui pourrait encore tenir dans le sol et s'y décomposer fertilement. L'argument de commodité selon lequel il faut dessoucher pour faire des chemins clairs et propres est réducteur. Il ne fait pas honneur à la puissance propre de cette machine qui est de se rendre maîtresse du racinement lui-même. L'abatteuse annule et réactive l'origine. On se plaît à imaginer conduire une abatteuse pour éprouver une telle ivresse cosmique.

La notice des professionnels expose tout le dispositif. L'abatteuse met intégralement en forme l'ouverture sensorielle du conducteur. Premièrement, elle fait disparaître le bruit majestueux de l'arbre qui s'écroule. La tête d'abattage met l'arbre coupé à l'horizontale avec douceur, idéalement sans même qu'il touche le sol. Les arbres ne tombent plus à terre et ils tombent sans fracas. Deuxièmement, dans les dernières générations de machines, une innovation est mise en avant par tous les constructeurs : la cabine autoniveleuse. Elle compense en permanence les inclinaisons et les aspérités du sol. Le travailleur a la sensation d'évoluer sur un monde plat. Troisièmement, un perfectionnement récent a étendu et unifié toutes les vitres de l'appareil. Complètement mobile sur son axe, la cabine donne à l'opérateur un regard panoramique que rien ne coupe. Quatrièmement, toutes les abatteuses sont commandées à partir de logiciels embarqués qui indiquent où sont les arbres à couper, où sont les grumes, où sont les autres machines. L'opérateur ne se déplace pas en cherchant son chemin, il effectue des trajets prédéterminés. C'est d'ailleurs un plus écologique : « moins de suppositions réduit la pression au sol ».

Des arbres tombent en silence devant un opérateur qui suit des tracés programmés sur un sol plat et domine les environs d'un œil englobant. Dans ce champ d'expérience machinique, toutes les dimensions constitutives de la présence charnelle en forêt ont disparu. Pour celui qui est en forêt, l'environnement est sonore, le sol accidenté, les perspectives sont coupées, les plans se chevauchent, les horizons s'ouvrent et se ferment. Si on prend l'abatteuse comme une machine phénoménologique et non comme une machine productive, elle accomplit une modification radicale de l'être en forêt dans le sens de sa neutralisation. Elle substitue le plan au sol, le tracé au chemin, l'ordre à l'enchevêtrement. C'est une machine à anesthésier l'être en forêt¹⁹.

Lors d'un épisode de la lutte pour le Bois du Chat, les représentants de la filière et leurs ouvriers s'étaient massés au pied de la coupe empêchée pour soutenir les propriétaires. À plusieurs reprises, on put entendre les forestiers se haranguer les uns les autres : « allez, les gars, on va casser du bois ! » On devine ici la décharge et le soulagement, on entend gronder les pulsions. L'enthousiasme ne trompe personne. L'ouvrier d'usine du dix-neuvième siècle récupérait son âme en détruisant les machines, l'opérateur forestier du vingt et unième siècle libère son angoisse en détruisant machiniquement. Aller casser du bois, quel désir éclate ici ?

Les gars de l'abatteuse sont seuls dans une cabine, détestés pour ce qu'ils font, souvent endettés jusqu'à la mort. Ils incarnent une masculinité qui n'a plus d'avenir.

19. Donna Haraway évoquant une leçon d'Anna Tsing : la plantation implique « la rupture du lien avec le lieu », « la capacité d'aimer et de prendre soin des localités est radicalement incompatible avec la plantation ». Donna Haraway et Anna Tsing, art. cit.

La machine soulage quelque chose, le couplage du corps à la machine dérive ou dégage une sourde terreur de castration. L'abattage est comme une conduite incantatoire. On abat ces immenses troncs rectilignes, on coupe tout ce qui se dresse, pour conjurer la menace qui pèse sur la virilité. La machine fonctionne comme une cuirasse qui anesthésie l'angoisse de ne plus être un homme et la tourne en rage froide contre le monde. *Allez, les gars, on va casser du bois.* Que plus rien ne reste droit pour que je reste dur !

Ce n'est pas tout. Une seconde caractéristique de ce dispositif est qu'il annule l'expérience d'être en forêt en lui substituant l'expérience de la cabine elle-même. L'abatteuse transforme le métier le plus dangereux au monde en une activité parfaitement sûre. Rien ne peut arriver, on est dans une dimension d'irréalité, *comme lorsque l'on joue*. L'opérateur regarde des écrans, il repère des signaux et réagit en conséquence, *comme lorsque l'on joue*. Enfin ses mains reposent sur des bras artificiels qui ressemblent à de super joysticks, *comme lorsque l'on joue*. La cabine place dans l'irréalité d'un jeu, l'esthétique d'un jeu, l'ergonomie d'un jeu. Ce qu'elle façonne tout compte fait, c'est un *ethos* ludique de la destruction. Il n'est donc pas surprenant que l'industrie forestière inspire de nombreux jeux vidéo et circulairement que de nombreux jeux vidéo préparent à l'insertion dans l'industrie forestière. Rien n'est plus instructif que de suivre les épisodes d'une équipe de *gamers* jouant à *Déforestation totale*. Leur grande jubilation ne vient pas de parvenir à monter une entreprise mais de parvenir à anéantir et recréer l'environnement comme un dieu capricieux.

L'abatteuse officie souvent cachée, à distance des routes d'où viendraient les regards. Au tout petit matin

dans la nuit encore persistante, on perçoit parfois les rayons de sa lumière trop blanche, comme une veilleuse sur l'achèvement du monde. Cette destruction massive selon des glissements silencieux donne un spectacle hypnotique. Comment peut-on anéantir avec tant de grâce ? On dirait que tout se passe seulement entre la machine et l'être, comme si la machine célébrait pour elle-même un rituel de puissance. Au fond, c'est un spectacle donné pour les machines elles-mêmes.

Il y a pourtant encore des hommes dans ces habitacles. On ne les imagine pas jubilants de détruire, tout comme Néron ne devait pas siffloter devant Rome en flammes. Parfois les voilà qui trahissent une peine d'abattre les arbres. Dans le documentaire « Le temps des forêts²⁰ », un opérateur qui vient de vanter son engin lâche finalement : « malgré tout, on est quand même esclave de la machine ». Peut-être parle-t-il de ses horaires indéfinis pour rembourser ses dettes ou de ses lombalgies à force d'être assis comme un employé de bureau, mais peut-être parle-t-il aussi de l'horrible jeu que lui fait jouer la machine. C'est un jeu sans la moindre inventivité, qui interdit de jouer avec les règles. Il place le monde dans l'irréel comme tous les jeux, mais selon des règles inflexibles qui ne visent qu'à détruire. L'opérateur forestier est semblable à « ces techniciens militaires qui surveillent jour et nuit des écrans, qui habitent ou habiteront à longue durée sous-marins stratégiques et satellites », dont parlent Deleuze et Guattari²¹. On peut questionner si on veut leurs intentions et leur conscience. Mais la morale ne dit rien de l'essentiel qui est la façon dont la machine façonne

20. François-Xavier Drouet, *Le temps des forêts* (2018).

21. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux* (1980).

leur corps. Deleuze et Guattari demandent alors : « quels yeux, quelles oreilles d'apocalypse ils se font, qui ne peuvent plus guère distinguer un phénomène physique, un vol de sauterelles, une attaque "ennemie" venue d'un point quelconque » ? Là est le pouvoir d'apocalypse de l'abatteuse qui est de frapper d'indistinction tout ce qui est devant elle. Une forêt ou une plantation subissent méthodiquement les mêmes opérations et pour les yeux et les oreilles du conducteur dans sa cabine, faire et anéantir deviennent purement équivalents. Un tel dispositif lui fait perdre la capacité de se rendre présent ce qu'il est en train de faire. Le joystick lui ôte la peine de penser et le rend non-responsable. Pendant qu'il fait le vide autour de lui, il s'abandonne profondément à la fonction²².

Il ne nous importait pas ici de démonter la propagande de l'industrie forestière et de montrer qu'on peut vivre autrement de ce pays qu'en le saccageant, mais de cerner un renvoi à l'origine qui prétend donner une autorité d'habitant. La machine ruine cette prétention, car elle ne prélève pas des arbres ici et là, laissant la forêt sur sa réserve. Elle ne renvoie pas à l'origine, elle entend la capturer, ce qui l'enferme dans un jeu avec le néant. Pour les hommes embarqués dans cette mauvaise aventure, cette mainmise impossible sur l'origine se paye d'un lourd tribut d'absence. Leur peine doit ressembler au détachement des neurasthéniques qui voient tout le monde de loin comme si c'était une maison de poupée.

22. Sur l'absence de pensée, l'indifférence aux conséquences et la réalisation de génocides/spécicides/écocides, voir le texte fort de Donna Haraway *Staying with the trouble. Symptôme, figures de ficelle, embrouilles multispécifiques*, dans *Pensées d'ailleurs*, (2015), ainsi que celui de Valérie Hartouni auquel elle renvoie *Visualizing Atrocity : Arendt, Evil, and the Optics of Thoughtlessness* (2012).

Espérons pour eux qu'ils savent se mettre dans une espèce de torpeur proche du coma pendant même qu'ils abattent.

Nous n'échappons pas à l'usinage de cette nouvelle sensibilité qui éduque ludiquement à la destruction. Dans les écoles de France, on apprend aux enfants combien il est important de reboiser le pays. Pour cela on leur montre des plaquettes publicitaires où des ingénieurs épanouis plantent des clones d'arbres en rangs serrés, tâchant d'effacer ainsi de leur mémoire le souvenir de ce qu'est une forêt. Protégez les yeux de vos enfants, on veut leur faire des yeux d'apocalypse.

Trois fois manque l'origine

C'est en Limousin que nous avons récolté les matériaux pour une analyse située des devenirs territoriaux-identitaires. De là, nous avons pu suivre, en sa genèse, la constitution de l'habitant suprême. Être d'ici et pointer les autres qui ne sont pas d'ici, cette logique d'appartenance est désormais plus claire.

D'ici : l'article défini « d' » renvoie triplement à l'origine pour celui qui dit provenir d'ici, en connaître l'antique paysage, savoir en vivre, et tout cela d'une manière absolument distinctive. Son sentiment d'appartenance est lesté de positivités : « mes ancêtres étaient d'ici », « nous on connaît le pays », « ici on travaille comme il faut ». Ces pseudo-évidences sont creusées par des renvois à l'origine qu'on a nommés respectivement provenance, paysage, croissance. Mais l'origine ne se donne jamais pleine. Les humains et l'origine coexistent toujours dans les écarts. C'est pourquoi derrière les clartés de celui qui se prétend supérieurement d'ici se trouvent les obscurités que ces clartés dénie. L'habitant suprême invoquera ses ancêtres en effaçant de sa mémoire pourquoi ils ont dû partir et par quelle humiliante manigance il est lui-même

resté. Il parlera du paysage quand il n'y avait pas de forêts et sentira des lacérations au cœur devant la forêt de son enfance qui a été coupée. Il se revendiquera de la terre qui le fait vivre pendant qu'il s'ingéniera machiniquement à l'enterrement de sa propre sensibilité. Triple absence au passé, au lieu, à soi.

L'appartenance ne se résout pas en un sentiment du lieu ou une catégorie de la préfecture, elle dépend de comment on est *métaphysiqué*. On ne s'étonnera donc pas que l'appartenance affirmée en Limousin soit foncièrement plaintive. Il y a trop de vides à combler et il faut cimenter trop de dénis pour les combler. C'est le prix psychique à payer lorsqu'on veut se revendiquer de l'origine comme si on se tenait jalousement dans sa proximité. Cela donne une inscription dans le lieu qui est sans joie, sans aisance ni connaissance. Elle se présente plutôt comme une souffrance budgétisée. Aux arrivants étrangers, il n'est pas dit : « ce lieu est si vivant que nous le gardons pour nous ». Il est plutôt dit : « vous ne saurez jamais ce que ça a coûté et coûte encore d'habiter ici ». C'est une appartenance aigre et comptable, qui crisse comme une ardoise de boutiquier.

La personnalité territoriale-identitaire a ses déclinaisons. On la trouvera tantôt grincheuse, tantôt belliqueuse, selon les occasions qui se présentent à elle de décharger son ressentiment. Souvent, elle n'est plus en état de revenir sur ses dénis. À sa souffrance, elle ne cherche plus que des dégorgements et des revanches. Le déni de l'absence d'origine sera alors maintenu au prix s'il le faut de violences extrêmes. Pour les Français « de souche » qui rêvent en uniforme et en matraque, il est déjà trop tard. Mais selon les stades, il arrive que les arrêtés de la personnalité territoriale-identitaire soient encore

discutables. Car, bien qu'elle se présente comme ferme et inébranlable, elle est en réalité toute fêlée. Il y a de la souffrance derrière la méchanceté qui conduit à annuler le droit des autres à habiter. La souffrance s'entame si on la questionne et si on la rappelle à ses propres traumas. Avec tel voisin qui ne supporte pas les étrangers, s'il est encore parlable, il faut tenter le dialogue. Tu es d'ici mais où sont les âmes de tes ancêtres ? Tu es d'ici mais dans quel paysage fantôme ? Tu es d'ici mais à quel prix de destruction ? Comment vis-tu sur une terre d'exil, où le paysage est perdu, dans le désamour du lieu ?

On ne saurait simplifier la psyché de l'habitant suprême en la coupant de ses profondeurs. C'est là l'erreur du réductionnisme qui ramène la personnalité territoriale-identitaire à des facteurs sociaux, économiques, politiques. Il campe le petit Français attaché étroitement à sa culture, pauvre, bêtement persuadé que c'est la faute aux étrangers. Une telle représentation catégorielle permet la confection d'un personnage électoral facilement haïssable, mais qu'on est sûr de ne jamais croiser dans l'existence. Il manque à la caractérisation psychique de l'être concret son vif sentiment d'avoir un ancrage sans pareil. Il n'est pas seulement inquiet, pauvre, berné, il pense jouir d'un privilège d'inhérence. Et nous ne parlons pas spécialement ici d'une pensée nationaliste, raciste ou fasciste qui serait de type agraire et relèverait de l'histoire de la France rurale mais de toute appartenance au lieu prête à tourner agressive. C'est par tout un faisceau d'origines projetées que l'habitant se lie substantiellement à la terre, non la terre comme répondant au ciel ni la terre sur laquelle on passe, mais la terre comme métaphore des origines que l'on peut s'arroger. *Ici, c'est chez nous.* Cette

manière de prendre forme, pour la personnalité, est *identiterre*.

L'autochtonie est toujours une fiction de l'origine, cette conclusion était là dès le départ. Mais il y a des manières ouvrantes de raconter et il y a des récits de fermeture. Aujourd'hui, l'opération des penseurs de l'identité nationale est de faire passer l'appartenance *identiterre* pour un invariant de la nature humaine. Ils accordent que l'on se raconte une histoire lorsque l'on invoque « nos ancêtres les Gaulois ». De là ils concluent que puisque toutes les autochtonies sont fictives, toutes se valent. Et puisque toutes se valent, l'autochtonie propriétaire et hostile vaut bien toutes les autres. L'inférence est tordue, elle pose que le rapport à l'origine est toujours imaginatif pour universaliser son propre imaginaire. La fiction a bon dos quand elle permet le grand aplatissage de toutes les manières d'habiter. Après tout, les hommes tiennent semblablement à leur endroit. Après tout, n'est-il pas naturel que l'étranger ait d'abord un visage hostile ? La pensée *identiterre* pratique la métaphysique comme elle félicite les gardiens de la paix — pour se conforter et se protéger.

Mais l'appartenance *identiterre* est une vérité très provinciale, l'ethnologie l'atteste sur au moins deux points.

Premièrement, il n'est pas vrai qu'une relation forte à l'origine implique que l'on se réserve l'origine et reçoive ceux qui débarquent avec méfiance. C'est le fait particulier d'une culture conquérante et Lévi-Strauss aura montré que cet esprit ne souffle pas sur toute culture. Dans *Histoire de Lynx*, il revient sur l'énigme que constitue la différence abyssale de vécu entre le monde amérindien et le monde européen au moment de leur rencontre. On aura beaucoup glosé sur la non-résistance des Amérindiens aux conquérants et la chute de leurs

civilisations puissantes qui avaient les possibilités de l'emporter. C'est qu'il faut penser mythologiquement. Les premiers crurent reconnaître dans les seconds « les divinités disparues dont des traditions sacrées leur laissaient prévoir et même espérer le retour ». Cette disposition d'esprit, Lévi-Strauss la retrouve dans tous les peuples du Nouveau monde en tant qu'ils se rapportent à une origine qui ne leur donne pas de complétude. Le démiurge installe un déséquilibre « de sorte que la création des Indiens par le démiurge rendait du même coup nécessaire qu'il eût créé aussi des non-Indiens²³. » Cette fiction de l'origine inscrit dans la pensée une attente de l'autre. Elle ne peut se combler sans une apparition extérieure.

Deuxièmement, il n'est pas vrai que la protection d'un lieu d'origine implique sa propriété. Sur un autre continent, l'Australie, B. Glowczewski a montré le lien fort qui existe entre ceux qui naissent et leur lieu. Ce lieu a un nom qui va devenir le nom secret de l'enfant, ce nom est une « virtualité de vie » qui ne s'incarne pas pour la première fois, ce nom appartient à une lignée « identifiée à un rêve totem qui relie d'autres lieux du même rêve totem et cette ligne peut s'étaler sur une centaine de kilomètres, voire plus ». Certains lieux sont des croisements d'événements, qui relèvent de lignes diverses à des moments différents. Ainsi les points d'espace et de temps « ne sont pas des lignes continues, droites ou méandreuses, il y en a qui sont en pointillé. Par exemple, la ligne des perruches vertes est discontinue, car le peuple Perruche se déplace en volant de site en site. Et donc le groupe gardien du Rêve totem et des itinéraires perruches vertes est gardien d'un territoire discontinu. » Nouée au lieu par le nom

23. Claude Lévi-Strauss, *Histoire de lynx* (1991).

de lieu, l'appartenance aborigène se raconte depuis des lignes d'espace-temps qui « s'entrecroisent comme une sorte de réseau ouvert²⁴ ». Les humains reliés par un lieu se figurent donc comme les gardiens collectifs de ce lieu. Mais ce gardiennage ou cette garde n'implique nullement la propriété de l'endroit d'où l'on vient.

L'effet de contraste est violent entre ces deux lignes d'appartenance et celle qui s'est imposée de façon hégémonique en Occident. Ce qui saute aux yeux, c'est que les mythologies d'ailleurs intègrent les vides et lacunes dans les rapports à l'origine. Les places vides pour des autres à venir, les écarts de l'espace, les enchevêtrements du temps dessinent un ici jamais plein de lui-même. L'appartenance au lieu peut être passionnée et pourtant se constituer à travers l'hétérogène et le disparate. L'origine est là, qui se raconte sans cesse, mais elle n'est pas identificatoire et elle est impossible à posséder.

Nous ne croyons pas qu'on éteindra le sentiment *identiterre* en montrant la part de fantasme qu'il comporte. La chimère du « Gaulois » fonctionne très bien. Mais l'ethnologie permet de regarder de loin ce qui nous constitue et alors de comprendre pourquoi notre régime d'appartenance atteint aujourd'hui un tel seuil de morbidité. L'Occident a inventé une relation des humains à l'origine qui se lit dans les deux sens. Des humains à l'origine (1), dans le sens intentionnel, elle se caractérise par la possessivité. De l'origine aux humains (2), dans le sens destinal, cette relation explique le très grand prestige donné à l'origine dans notre civilisation.

1. On peut étendre ce que Marx écrit du rapport à un objet au rapport à l'origine : « la propriété privée nous

24. Barbara Glowczewski, interview dans *Lames de fond* (2024).

a rendus tellement sots et bornés qu'un objet est nôtre uniquement quand nous l'avons²⁵. » Marx l'entendait de façon sociologique et juridique, mais il y a à cela un sous-bassement cosmologique. L'histoire occidentale qui a ramené le vivant à l'information, le spirituel au neuronal, le charnel à l'hormonal et a tiré de ces réductions toutes sortes de jubilations perverses, est celle d'une banqueroute cosmologique. On a liquidé toute expérience d'un souffle qui animerait les êtres et les réalités depuis le va-et-vient de ses expirations. Ainsi dénuée de toute réceptivité, l'humanité occidentale n'assiste à rien et n'accompagne rien. Elle ne sait plus que s'en prendre à l'être. Alors il faut avoir une réalité pour qu'elle soit nôtre, exclusivement. Là où les Aborigènes témoignent d'une relation constellatoire à l'origine, la nôtre est tristement confiscatoire²⁶.

2. Dans l'autre sens, l'origine fait peser sur les humains un poids de principe. Principe, *arkhè* en Grec, signifie dans son étymologie le commencement. En lui-même le commencement ne dicte rien. C'est le rappel que nous avons tous commencé d'être quelque part en quelque temps. Il ne s'agit pas d'évacuer ce temps d'origine, le commencement a son miel fait de toutes

25. Karl Marx, *Manuscrits de 44* (1844).

26. Ces propos ne sont pas de psychologie et, par conséquent, le sens de l'avoir dont il est question n'est pas du ressort des mauvaises ou des bonnes volontés. Chez nous, même les cœurs grands ouverts accueillent depuis un lieu qui manque. La remarque de Derrida doit travailler nos élans d'hospitalité : « Pour se dire la bienvenue, peut-être insinue-t-on qu'on est ici chez soi, qu'on sait ce que cela veut dire, être chez soi, et que chez soi l'on reçoit, invite ou offre l'hospitalité, s'appropriant ainsi un lieu pour accueillir l'autre, ou, pire, y accueillant l'autre pour s'approprier un lieu », dans *Adieu à Lévinas* (1997).

les saveurs de l'enfance, son aigreur faite de toutes les déconvenues de l'enfance. Il enveloppe les premières éclosions, les premières adhésions naturelles à la vie. Il est cette mémoire mise à l'abri qu'on ne peut se rappeler malgré tous nos efforts. Il a la puissance secrète de l'oubli. Ce commencement ne rend ni dépositaire ni défenseur de rien. Dans bien des campagnes de France, il rendrait plutôt amer tant il attache à un lieu qui n'a jamais appartenu au monde social des vainqueurs.

L'enfance vient d'une source qui érode et ravine. Sa mémoire est fragile, elle est facilement détournée. Lorsque le commencement est changé en principe, avec la constitution archaïque de l'origine, la mémoire devient vindicative. Ce qui était protégé par l'oubli devient programme de valeurs. Ce qui relevait de l'enfance est appelé au régiment. Les souvenirs s'endettent.

L'inventivité française s'est depuis longtemps spécialisée dans la distillation des origines morbides. Périodiquement on invoque la terre d'où « les vertus séculaires vont reflourir ». Ce n'est plus la terre où l'enfant fait ses premiers pas, c'est la terre qui distribue le bon et le mauvais, car « la terre, elle, ne ment pas²⁷ ». Ceux qui mentent, au contraire, sont ceux qui ne sont pas nés sur cette terre. Ils arrivent avec leurs habitudes qu'il faut réprover et sont suspects de conduire une guérilla morale — il faut bien du vice pour ne pas aimer le saucisson et le vin. L'origine enrôlée n'est plus un rappel à soi-même d'une mémoire natale et prénatale, elle suinte la morale. On regarde alors de travers l'étranger, car il ignore immanquablement les leçons de la terre. « Ce n'est pas comme ça qu'on fait les choses ici. »

27. Philippe Pétain, *Appel du 25 juin 1940*.

Le mot qui dit le commencement dans la langue grecque dit aussi le commandement. C'est pourquoi le sens archaïque de l'origine enveloppe une instruction militaire. Entre Homère et Aristote, le terme *arkhè* a subi une torsion de sens²⁸. Chez Homère, *arkhein* s'employait pour dire « ouvrir, être au début, venir en premier », comme l'enfance ouvre. Puis avec Hérodote, Pindare et enfin Aristote, l'*arkhè* prend tout son sens de commandement. On considère la situation d'une armée en déroute désagrégée par la peur. Un soldat puis plusieurs s'arrêtent, regardent en arrière où se trouve l'ennemi et reprennent courage. Soudain l'armée tout entière obéit de nouveau au commandement qui retrouve son *arkhè*. L'étymologie relève la provenance des mots qui, pour notre espèce langagière, pose des horizons et selon eux des usages. En se rapportant à l'origine comme à un principe, ainsi qu'on le fait en Occident, on se place sous son commandement. On dit « mon pays, ma naissance, mon identité » de telle façon qu'on est prêt à s'armer. On anticipe l'ennemi, on macère la peur, on se voit déjà en déroute et on attend l'appel du commandement. Il ne faut pas s'étonner que les natifs de nos pays s'exaltent militairement pour la nation en danger.

Lorsque l'on se projette vers l'origine comme vers un principe qui commence, on se constitue en héros de la morale, et lorsque ce commencement commande, en milicien de la terre.

28. Catherine Malabou, *Au voleur ! Anarchisme et philosophie* (2022).

Fugues

Dire un sol. Nul sol mais dire un sol²⁹.

Possession et commandement, le rapport à l'origine est désormais glacé. Subsiste-t-il des chemins vers une autre appartenance ? « Moi, mon pays, sa grandeur, nos frontières », les référents suprêmes s'entretiennent les uns les autres. Quels possibles s'offrent encore depuis cette existence en l'air, à sol perdu ? Depuis cette existence reterritorialisée sur les grands abstraits de la nation, du droit et de l'identité ? Le philosophe Reiner Schürmann³⁰ aura passé son œuvre encore énigmatique à chercher les traces d'une autre et nouvelle relation à l'origine au cœur de l'histoire de la métaphysique occidentale. Nous en donnons ici quelques formules avec lesquelles nous brodons librement.

Libérer l'origine du principe.

Une origine libérée ne serait plus un commencement depuis lequel il est possible de se croire en envol et d'habiter supérieurement. Une telle origine ne serait non

29. S. Beckett, *Cap au pire* (1982).

30. Un de ses livres nous guide dans les pages suivantes : *Le principe d'anarchie. Heidegger et la question de l'agir* (1982).

plus liée à aucun commandement, celui des chefs qui défendent la patrie en danger comme celui des machines qui exploitent les réserves des sous-sols nationaux. Elle serait seulement là, donnant sans donner d'ordre et sans donner l'ordre. On lui appartiendrait sans possessif et sans exclusivité.

Se tourner vers une telle origine qui ne serait ni inaugurale ni gouvernante, cela voudrait dire laisser beaucoup de choses et n'en prendre aucune.

Cela voudrait dire rendre aux ancêtres leur liberté plutôt que les clouer au linteau de la maison. Cela voudrait dire aimer le paysage pour son impermanence et non comme un miroir dans lequel s'identifier. Cela voudrait dire cesser de japper aux frontières ; voir l'espace en mangrove plutôt qu'en barbelés.

Consentir à la précarité de ce qui émerge dans un monde lui-même précaire.

Reiner Schürmann ne parle pas d'économie et de société. S'il s'agit de consentir à quelque chose, ce n'est donc pas à la misère. Il parle d'une précarité intrinsèque au monde et à ce qui en provient, d'une précarité de tout ce qui se manifeste. Il parle de notre temps où des pans entiers de la réalité sont sur le point de partir en miettes, en eau, en rien. Cette précarité indique non la possibilité du malheur, mais celle brute de la disparition. Y a-t-il au cœur du manifeste la possibilité que plus rien ne se montre et que tout prenne la nuit, comme toute chose peut prendre l'eau ?

Consentir à cette possibilité serait une vertu d'attention et non de résignation. Pour cela il faudrait voir et être sujet au visible, ce que ne peut un spectateur qui fait défiler des

images. Hébétés par les images, on ne saurait avoir les sens en alerte et veiller sur les entours. Il y a des manières obsessionnelles de voir qui rendent aveugles à la précarité du visible.

Or nous glissons insensiblement vers une vie en capsule, dans des technococons, contenant toutes les dimensions. Le visible y sera livré tout à l'endroit, sans envers, obscène. Alors il n'y aura plus de tension entre le voyant et le visible. Il y aura la réduction des espacements, des entre-temps, des blancs et dans leur remplissage par de la mauvaise médiation, il y aura un lissage général. Les yeux collés aux écrans verront encore des formes et des indications, mais le manifeste aura disparu dans cette visibilité fabriquée. C'est de cette possibilité que parle Reiner Schürmann, celle d'une disparition du manifeste en tant que tel. C'est là un autre danger que celui de l'extinction des espèces ou du déchaînement des catastrophes naturelles.

Cette précarité est recouverte par les peurs des humains qui veulent du solide. Ils figent le manifeste et déposent l'origine au fond pour pouvoir l'annexer et la revendiquer. On pourrait dire « j'aime le pays alentour qui se manifeste fragilement », mais on dit « mon pays avant tout et par-dessus tout » ! On veut l'origine pour se consolider. On lui demande de nous fournir une police d'assurance sur l'identité.

Ce n'est pas la référence à l'origine qui est mauvaise, c'est la mainmise sur elle et son non-partage³¹. Saura-t-on se projeter autrement vers l'origine et même vers une autre origine ? Non pas l'origine souveraine qui fixe un

31. En Limousin, les belles figures ne manquent pas avec lesquelles on pourrait composer nos patrimoines et matrimoines : Suzanne Valadon, Georges Guingouin, Marcelle Delpastre...

destin, mais celle qui recommence sans cesse et peut cesser à chaque instant, celle des floraisons plutôt que celle des médailles, celle des rivières plutôt que celle des drapeaux. Non pas le pays éternel, mais ce qui se manifeste au plus près, dans son émergence à partir de l'absence. L'origine n'est pas une puissance sourde et lointaine. Elle devient proche de qui consent à sa précarité.

*Les phénomènes naissent d'une lutte multiple-
ment.*

À sa manière humble, l'écologie³² cherche à nous amarrer de nouveau à l'origine. Elle observe les dérèglements des anciens équilibres puis lance des avertissements. Elle ne parle plus de la grande nature et de ses lois en vis-à-vis de l'humain, mais collecte des indications vers de nouveaux équilibres. On tâchera de sauvegarder pour les vivants des possibilités de se perpétuer, on espérera même leur redonner des conditions de prodigalité. Il y a dans toute l'entreprise une belle critique du paradigme dominant.

Pourtant l'écologie cherche des solutions et prolonge ainsi — mais avec douceur — l'idéal de maîtrise. Reiner Schürmann y décèle une espérance qui entretient l'âge des principes. La vie, les écosystèmes et les résiliences dont traite l'écologie s'annoncent comme une nouvelle normativité qui décrètera ce qu'il faut tenir pour vrai et ce qu'il est bon de faire. Le climat se dérègle mais on compte sur de bonnes connaissances pour repérer des niches. On espère que l'adversaire d'autrefois nous offrira

32. Entendons ici le discours qui veut se constituer comme science des environnements en vue de bien orienter nos actions.

des giron. Une semblable attente recouvre la condition tragique qui est la nôtre et l'empêche de venir à nu.

Cette condition n'est pas historique, elle est celle du monde manifeste quand on l'aborde sans les principes qui lui donnent un faux air de nécessité. La lutte est dans les phénomènes, le *polemos*³³ traverse le monde manifeste.

Nous ne parlons pas de la vilaine fable moderne d'une concurrence pour la survie du plus apte. Nous parlons de quelque chose qui précède la *guéguerre* des êtres individuels et se déroule sur le plan agonistique où se présente toute origine. Sur ce plan, tout ce qui vient à se présenter est lesté de présences et d'absences. C'est le plan sur lequel toute vie est parsemée de mille morts traversées. La lutte est le bouillon où naissent les phénomènes.

L'écologie qui veut mobiliser vers l'agir ne prépare pas à tous les retournements sans rétablissement qui s'en viennent. Elle place l'*oikos* sous la dépendance du *logos*, l'habiter dans la lumière du rassurer. S'il y a dérèglement du climat, c'est-à-dire des phénomènes, il ira jusqu'à l'absence de règles. Il faut imaginer le renversement de toutes les lois naturelles et habiter à partir de là. C'est de là seulement que peut venir l'air frais. Il n'y aura pas de réinstallation là où nous étions déjà installés.

Il n'y a pas tellement à espérer, seulement à attendre le retournement sans rétablissement des lois de la nature. À défaut de sauver le monde, on tentera de comprendre que l'attente est déjà par elle-même un geste.

*La pensée nous instruit sur une origine sans telos ;
une origine qui est toujours autre et toujours*

33. Il désigne chez les Grecs un remuement, une dissociation, un combat au cœur des choses. Un combat avant lequel il n'y a rien, pas même les combattants.

neuve ; sur laquelle on ne peut pas compter et qui par là défie le complexe technico-scientifique.

La pensée fait comme un vœu de pauvreté. Elle n'entasse pas des trésors de connaissance et s'apparente plutôt à un dépouillement. Mais pour rejoindre quoi ? Une origine sans *telos*, dit la phrase. Cela veut dire consentir au fait que le monde ne se manifeste pas dans un but, ni chanter les louanges de la création, ni affirmer la glorieuse spontanéité des vivants, ni proposer ses services aux humains. N'étant pas dépendant d'un plan, il se donne sans but et peut cesser de se donner. L'origine *sans telos* n'est fondée que sur le non-fondé. Là où naissent les arcs-en-ciel, les aurores et les saisons, là est un abîme. Il peut aussi arriver un jour qu'il ne se produise plus rien.

Reiner Schürmann ajoute que sur une telle origine *on ne peut pas compter*, et la formule est un puissant paradoxe. Car on peut très bien compter les productions de l'origine, les mesurer, les stocker, les économiser, les vendre, on fait même cela tout le temps sur les marchés de l'énergie. On sait ce que l'on compte, mais sur quoi compte-t-on ? Sur quelle confiance aveugle repose l'activité compulsive de compter ?

Dans notre civilisation de croissance, on a besoin que le monde fournisse en continu de quoi alimenter la grande machine énergétique. On reconnaît que certaines énergies peuvent venir à s'épuiser, mais on professe qu'on en trouvera toujours d'autres pour les renouveler. C'est là compter sur une énergie qui aurait un *telos*, celui de nous fournir de l'énergie en pleine quantité sous des formes diverses et toujours convertibles. Le complexe technico-scientifique a ses croyances qui ne manqueront pas de se casser. L'univers n'est pas un gisement inépuisable

dont on pourrait extraire perpétuellement. Il ne contient pas de quantité absolue d'énergie dépassant toute grandeur qu'il suffirait de faire circuler et de distribuer. Le renouvellement d'une énergie par une autre continue d'épuiser la première pour exploiter la seconde et ainsi de suite. On connaît le coût énergétique colossal et caché des voitures électriques qui sont censées économiser l'énergie. L'inépuisable n'est pas une propriété de l'énergie mais une qualité magique dans les rêves d'ingénieurs. L'origine sans *telos* n'est au service d'aucune fin. Elle peut s'absenter, se retirer, s'évaporer, se dissiper, se tarir, s'enfouir. La mise en réserve n'est pas adéquate à toute réalité.

Le vent s'en vient, le vent s'en va. Il faudra construire bien des ventilateurs pour souffler sur les éoliennes.

Les civilisations comme les nôtres qui craignent plus que tout l'interruption énergétique — arrêt des voitures, écrans, livraisons, fin de la distraction, fin du mirage — doivent établir que le futur est absolument prédictible ou, ce qui revient au même, que tout événement imprévu est en soi un danger. Mais l'origine *sans telos* est imprédictible, c'est pourquoi on ne peut compter sur elle. Aujourd'hui, toujours plus déconcertés par la nature, les paysans attentifs en sont les véritables témoins. Ils voient les espèces et les cycles changer de visage et se demandent jusqu'où peut aller ce changement. Car ce qui est sans nécessité, ce sont non seulement les êtres et les saisons, mais encore la légalité même qui les régule.

On ne peut pas compter sur l'origine, en cela elle défie le complexe technico-scientifique.

Cette formule ne contient aucun début de programme politique. Ce serait un programme insensé recommandant à ses partisans de compter sur l'origine en tant que l'on ne peut pas compter sur elle. La formule porte

sur l'origine en tant que telle et les conséquences qui s'en suivent. On ne peut pas compter sur l'origine, car l'univers n'est pas une manufacture qui fait tout tenir par entrées et sorties dans des comptes de bilan. L'origine *défie* le complexe technico-scientifique, en cela elle ne suit pas une logique intentionnelle comme si elle se soulevait vengeresse. Elle ne lance pas un défi, elle se défie de ce qu'on attend d'elle et s'apprête à faire défaut. Imprévisible, elle ne manquera pas de faire chuter la promesse sotériologique de la techno-science, comme une *épokhê* sauvage. Une origine rebelle au commandement préférera toujours le néant à sa réduction en gisement.

Ici une rivière, une forêt, un ciel auxquels on s'en prend. Ici des humains qui les gardent et commencent à appartenir, car ils savent qu'une rivière, une forêt, un ciel ne se livrent pas.

*ne vous inquiétez pas
tout est normal
nous retirons simplement la mer...*

... écrit le poète Claude Margat.



$\forall N \exists L \frac{1}{\sqrt{N}} \Sigma$

La continuité de cet ouvrage se fabrique sur le réseau.
<https://abrupt.cc/pierre-magne/metaphysique-limousine>

La matière papier résonne en l'antimatière numérique,
l'information identique se multiplie, elle découvre sa gratuité,
et ce livre trouve son écho en son antilivre.

<https://antilivre.org>

Le mot se disperse dans l'obscur, et il ne nous reste plus qu'à jeter
des livres au monde pour manifester rêves et hurlements.
<https://abrupt.cc/manifestes>

01101100011001010010000001110010011001010111000001101111011100110010
00000110010001100101011100110010000001110011110000111010100101100100
01100101011011100111010001100001011010010111001001100101011100110010
00000110111000100111011001010111001101110100001000000111000001100001
01110011001000000111010101101110001000000111011001101001011001010111
01010111100000100000011100101100001110101010011101100110010100100000
01100011011011110110111001110011011001010111001001110110011000010111
0100011001010111010101110010001000001101101011000010110100101110011
00100000011100000110110001110101011101001100001110110100011101000010
00000111010101101110011001010010000001100001011100110111000001101001
01110010011000010111010001101001011011110110111000100000011100101100
00111010100101110110011011110110110001110101011101000110100101101111
011011100110111001100001011010010111001001100101

Version : 1.0
Abrüpt, Internets & Zürich
Colophon : <https://abrupt.cc/colophon>

Fabriqué dans le cyberspace
ISBN de l'antlivre : 978-3-0361-0240-5
Dépôt légal : troisième trimestre 2025